

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 4

Artikel: Étude sur les positions de flanc tactiques
Autor: Muralt, H. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDE

SUR LES

POSITIONS DE FLANC TACTIQUES

La Théorie.

Une position de flanc est une position qu'on prend le long de la ligne d'opérations de l'ennemi et parallèlement à celle-ci, — une position devant laquelle l'ennemi ne peut pas passer sans livrer ses communications, — une position qu'il ne peut pas attaquer sans entreprendre un changement de front, à la suite duquel ses communications s'établissent par le flanc ; — une position qui fait dévier de leur but primitif la victoire et la poursuite. Il ne faut pas perdre de vue, il est vrai, que nous aussi nous renonçons à notre ligne de retraite. C'est pourquoi on ne prendra dans la règle une position de flanc que lorsqu'on a derrière soi un pays ami, d'où l'on peut tirer ses subsistances. En pays ennemi ce sera beaucoup plus difficile. En outre, nous présentons notre aile à l'ennemi ; il faudra donc que cette aile trouve dans le terrain un solide appui ; sinon l'ennemi marchera par la diagonale et tournera notre position. (Moltke, *Problème 63.*)

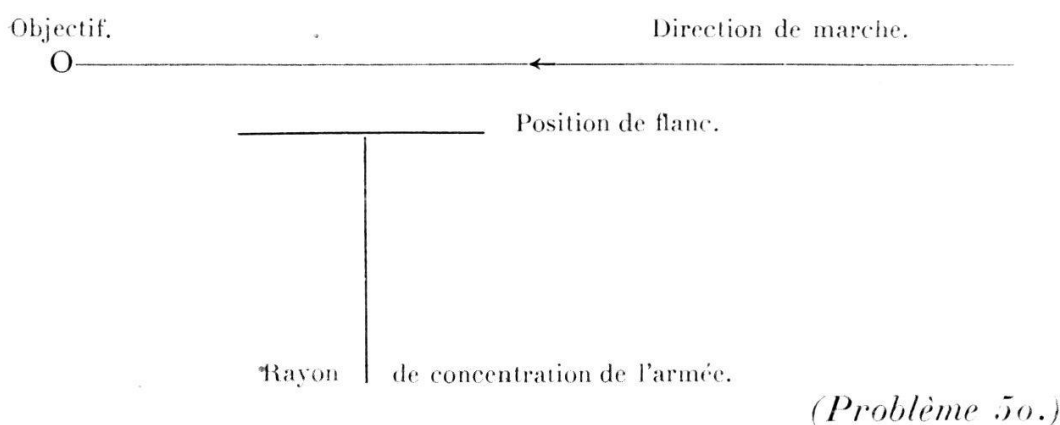
L'efficacité de la position de flanc est basée sur l'exactitude des deux propositions suivantes :

1. Ce n'est pas un territoire ou une ville, mais l'armée de l'adversaire qui est l'objet de toute attaque ;
2. Aucune armée ne peut passer devant une autre, parce qu'elle livrerait ses derrières et ses communications ; par conséquent là où je suis, l'ennemi doit s'arrêter. (Moltke, *Maximes.*)

D'après les « Problèmes » de Moltke nous voyons qu'il y a diverses situations où l'adoption d'une position de flanc se recommande. Mais c'est en première ligne le terrain qui nous dira si dans telle situation tactique, cette position procure les chances de succès.

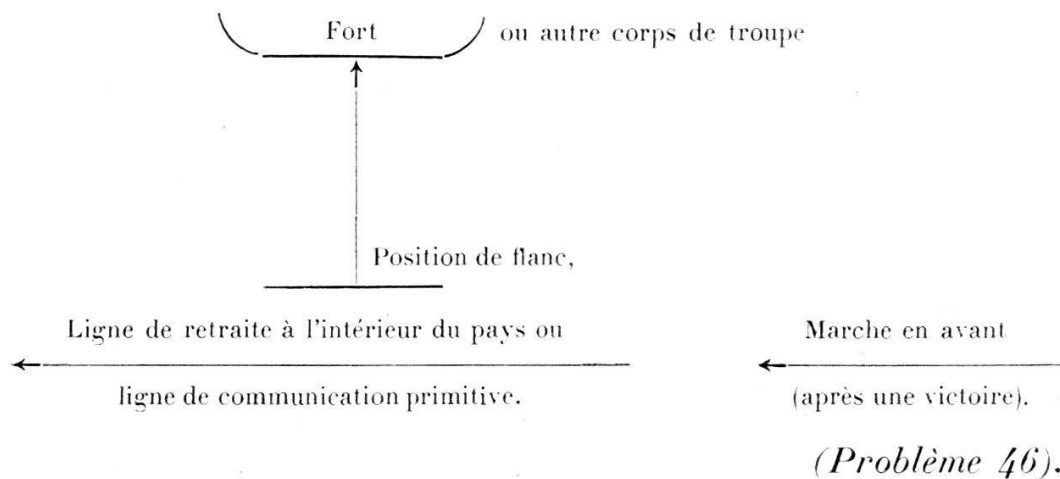
Si, par exemple, deux corps de troupes ou deux armées doivent se rencontrer non de front mais à angle droit, celui des

deux adversaires qui craint cette rencontre en un point défavorable ou qui s'inspire du sentiment de son infériorité numérique, prendra position parallèlement à la ligne de marche de l'autre. Il s'assure ainsi une retraite et des communications perpendiculaires à son front de combat. Si au contraire il marchait au devant de l'adversaire, il s'exposerait à devoir déplacer sa ligne de retraite et de communications, à ne plus l'avoir perpendiculairement à son front.



Moltke met devant nos yeux une situation semblable dans son problème 50. Cet exemple est, à certains égards, en contradiction avec l'affirmation posée au début que celui qui prend une position de flanc communique en arrière par le flanc. La position de flanc prise par le général de Werder, à Vesoul et dont on parlera plus loin illustre pratiquement cette théorie.

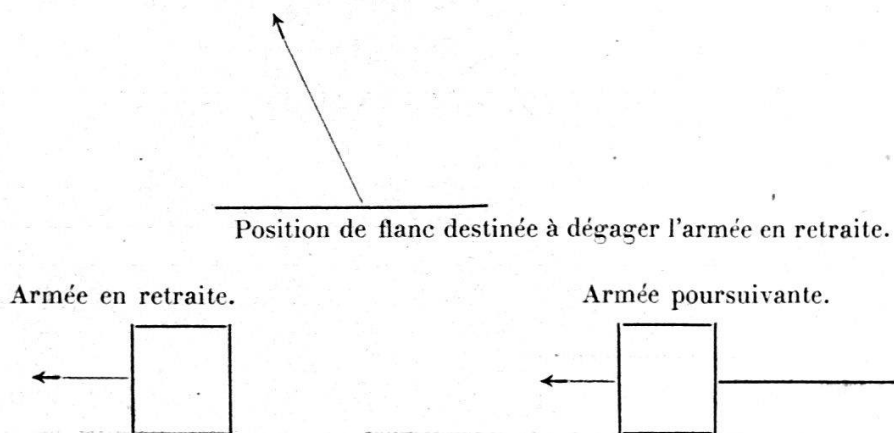
Un autre cas où l'on peut adopter une position de flanc est celui d'un corps en retraite abandonnant sa ligne de retraite et ses communications pour se porter sous la protection d'une place forte ou d'une armée située sur son flanc.



L'adoption d'une position de flanc peut aussi être déterminée simplement par la nature du terrain ; par exemple lorsqu'on doit arrêter un adversaire très supérieur en nombre, qu'on ne peut trouver de position de front favorable avec appui des ailes, de sorte qu'on risque d'être entouré par cet ennemi, tandis que le terrain se prête à une position parallèle à sa direction de marche. Naturellement là aussi, la possibilité de porter sa ligne de retraite derrière cette position sera le facteur déterminant de l'adoption de celle-ci. (*Problème 63.*)

Dans tous les cas, il faut surtout remarquer que c'est la préoccupation des communications qui influera sur le choix des positions de flanc. Un abandon total des communications ne sera possible que pour de toutes petites subdivisions et pour un temps limité. Encore ne sera-ce que dans son propre pays qu'un corps de troupe quelconque pourra déplacer ses communications ; en pays ennemi, spécialement au milieu d'une population insurgée, on ne saurait s'y risquer que contraint par des motifs péremptoires.

On peut imaginer un cas où il conviendrait d'occuper une position de flanc, même en pays ennemi et même en abandonnant toutes communications : un corps de troupe de renfort arrive après que l'armée qu'il doit renforcer a été battue ; il tente d'arrêter la poursuite, mais n'est pas assez fort pour le faire d'emblée par une offensive. C'est en prenant une position de flanc et en se retirant ensuite pas à pas qu'il attirera le plus sûrement à lui les forces ennemies et les détournera de la poursuite de l'armée battue.



Si l'on examine les conditions que doit réunir une position de flanc, il en est une qui saute aux yeux : la position doit être

située de telle façon que l'ennemi ne puisse l'ignorer, qu'il *doive* l'attaquer. On ne peut fixer par un chiffre précis la distance qui doit séparer la position de flanc de la direction d'opération ou de la direction de marche de l'adversaire; cette distance dépend de l'importance des effectifs, par conséquent de leur sphère d'influence. C'est pourquoi l'on distingue entre positions de flanc tactique et stratégique. Comme exemple de la première, Balk cite la position de Mac-Mahon à Wörth, au moment de la marche en avant de la III^e armée dans l'espace compris entre la Sauer et le Rhin; comme exemple de position de flanc stratégique, il cite une position derrière le Main que Moltke recommandait pour une guerre défensive contre la France, au cas où les Français passeraient le Rhin aux environs de Strasbourg. Pour qu'une position de flanc remplisse son but, c'est-à-dire pour qu'elle contraigne l'adversaire à l'attaque, elle doit être plus rapprochée de la ligne d'opérations de l'ennemi que l'objectif qu'il s'agit de protéger. Par une offensive basée sur la position de flanc, on peut inquiéter l'ennemi sur son flanc ou l'attirer vers la position. Plus une position de flanc tactique est rapprochée de la direction de marche de l'adversaire, plus elle est efficace; si cette ligne de marche est dans la zone des feux de la position, celle-ci contraint impérieusement l'adversaire à l'attaque.

De même que pour toute position défensive, il faudra pour la position de flanc choisir un terrain aussi favorable que possible, avec un champ de tir étendu. Un facteur tout particulièrement important sera la possibilité de diriger une offensive depuis la position; plus la position est éloignée de la route à suivre par l'adversaire, plus on doit veiller à se ménager cette possibilité. C'est pourquoi un obstacle sur le front sera défavorable, bien que le front de la position doive être aussi fort que possible puisqu'on veut pouvoir repousser l'attaque d'un ennemi supérieur. L'offensive devra autant que possible être combinée de manière à surprendre l'avversaire. Balk observe à ce sujet :

« C'est le moment de la surprise qui dans les positions de flanc est particulièrement favorable; c'est pourquoi il est avantageux que la position soit située de telle sorte qu'elle ne puisse être découverte longtemps à l'avance par l'adversaire qui approche. C'est en général de la façon dont la position est appuyée que dépendra la surprise. Si elle est appuyée à une place forte,

il n'y aura pas de surprise possible, puisque l'adversaire connaît son emplacement et se rend compte de la quantité de forces offensives que la place forte peut contenir. Il est vrai que cet inconvénient est largement compensé par la force défensive considérable que la position de flanc tire de la place forte à laquelle elle est appuyée. Si la position de flanc est appuyée à des collines ou à un fleuve, l'adversaire devra traverser un passage resserré à proximité de la position. La cavalerie du défenseur n'aura, par conséquent, pas de peine à incommoder le service d'éclaireurs de l'ennemi, à se retirer sur la ligne d'opérations de l'ennemi devant l'approche du gros de celui-ci et à l'attirer dans la zone d'action de la position de flanc. »

L'offensive dirigée de la position de flanc aura toujours le plus grand succès. Pendant que l'adversaire débouche du défilé, pendant qu'il est occupé à réunir et à diriger en avant les têtes de colonnes, pendant qu'il porte ses réserves sur les flancs, tout est encore en état de formation, rien n'est prêt pour l'attaque. Si à ce moment le défenseur s'élance de la position avec le gros de ses troupes soigneusement préparées, s'il attaque l'adversaire non encore déployé, l'attaque a toutes chances de réussir à égalité de valeur des troupes et pourvu que l'infériorité numérique ne soit pas trop considérable. Dans un tel moment, il sera possible — et extrêmement efficace — de percer le centre de l'ennemi, et ce sera une pure opération offensive, puisqu'on n'a pas permis à l'adversaire d'entreprendre l'attaque de la position du défenseur.

Si l'adversaire n'a pas à traverser de défilé avant de pénétrer dans la zone d'action de la position de flanc, il marchera directement contre l'aile de la position, pour envelopper simplement celle-ci, à moins que cette aile ne soit manifestement très forte. Pour une aile non appuyée, la meilleure défense sera un champ de tir étendu.

Par contre, si l'adversaire doit traverser un défilé pour marcher sur la position, il sera désirable d'avoir un champ d'attaque aussi favorable que possible depuis l'aile de la position dans la direction du défilé, de manière à pouvoir diriger l'offensive spécialement dans cette direction pour entraver la retraite de l'adversaire, empêcher l'arrivée de renforts et, d'une façon générale, couper les communications.

Si la ligne d'opérations est très éloignée de la position de

flanc, l'adversaire a le temps et la place nécessaires pour se développer sur son nouveau front. Par conséquent, s'il n'est pas gêné dans cette opération, il attaquera de front la position de flanc ; celle-ci perd ainsi une partie de ses avantages. Avec une attaque de front, le défenseur garde cet avantage que l'aile intérieure est déjà assurée en général par sa position et qu'il peut ainsi concentrer ses réserves sur l'aile non appuyée.

« Mais la force active qui anime le défenseur a encore plus d'importance que les conditions extérieures de la position et que ses avantages naturels. Si le défenseur est très inférieur en valeur ou en nombre à l'ennemi, celui-ci laissera devant la position une partie de ses troupes pour protéger ses communications et avec le gros il continuera à marcher sur son objectif. »

Cette force d'action est surtout nécessaire au cas où la ligne d'opération de l'adversaire n'est pas couverte par le feu de la position de flanc, ou au cas où l'adversaire peut s'éloigner de la position sans perdre de vue son objectif ; dans ce cas, il est absolument indispensable de prendre l'offensive pour utiliser la valeur de la position.

Dans une position de flanc comme dans toute position de défense, il n'est pas possible d'obtenir un succès réel par une défensive passive ; le défenseur s'expose en outre à être attaqué de front et sur le flanc et à être enveloppé. Un défenseur numériquement faible sera, il est vrai, enclin à laisser l'adversaire se lancer à l'assaut de la position, pour pouvoir le repousser grâce aux avantages du terrain et pour tomber ensuite sur lui avec les réserves quand il aura été affaibli.

« Si l'adversaire ne se dérange pas pour la position de flanc, s'il ne fait que la masquer, et qu'on n'ose pas risquer une attaque sur ses derrières, il ne reste plus autre chose à faire qu'à le suivre par une marche parallèle, pour se présenter de nouveau à lui sur un autre point. »

Mais cette manœuvre ne peut être exécutée, comme nous le montrerons plus loin par l'exemple de la marche de Vesoul du général de Werder, que si les troupes qui abandonnent la position de flanc pour suivre l'adversaire par une marche parallèle, possèdent une plus haute valeur militaire, une plus grande mobilité ; sinon elles ne pourraient le dépasser et se pré-

senter de nouveau à lui ; elles ne lui imposeraient pas leur volonté.

Le général qui occupe une position de flanc a toujours pour but de menacer les communications d'arrière de l'ennemi ; mais en même temps, il est lui même obligé le plus souvent de déplacer ses communications d'arrière. Si l'ennemi ne découvre pas la position de flanc ou s'il n'en tient pas compte, il expose ses communications. Mais la simple menace d'une attaque sur son flanc ou sur ses communications ne suffit pas ; il faut que cette menace se réalise et que l'attaque même sur son flanc ou sur ses derrières ait lieu. La position de flanc n'est plus alors qu'une position de repli. Celui qui l'occupe renonce aux avantages d'un champ de bataille préparé à l'avance ; il les échange contre ceux de l'initiative et d'un terrain d'opérations favorable, s'il réussit à tomber sur l'ennemi à l'improviste. Par contre, s'il laisse à celui-ci le temps de se préparer à la défense, les deux armées livrent le combat avec des fronts intervertis. Pour toutes deux, le danger d'une défaite est aggravé, sans que pour cela celle qui occupait la position de flanc ait aucune garantie de victoire. Les positions de flanc n'exercent leur charme sur l'ennemi qu'aussi longtemps que celui-ci reconnaît leur puissance. Mais il peut se placer au-dessus de cette considération, s'il sent que la supériorité de son armée est une garantie de victoire tactique, car celle-ci compense tous les désavantages stratégiques. Elle les transforme même en avantages, si elle contraint l'occupant de la position de flanc à battre en retraite dans une fausse direction.

C'est ainsi que le 18 août 1870, les Allemands attaquèrent St-Privat avec un front interverti ; ils pouvaient le faire pour la raison que nous avons dite, car ensuite des combats du 14 et du 16 août, ils se sentaient de force à remporter la victoire. S'ils ne l'avaient pas remportée, leurs armées se seraient trouvées dans une position difficile ; la victoire de l'ennemi leur aurait coupé toutes leurs communications. Mais l'armée française avait déjà auparavant porté sur Metz ses communications et elle battit en retraite sur cette place. Du danger qu'il y a à combattre avec un front interverti, on peut conclure qu'une armée pourra occuper une position de flanc dans son propre pays, mais qu'une armée d'invasion pourra rarement le faire.

Si l'ennemi croit pouvoir dédaigner la position de flanc et se

contente de la masquer par quelques troupes, pendant que son gros poursuit son objectif, il se prive au moment décisif d'une partie de ses troupes. Il y a toujours un danger sérieux pour les communications à se laisser affaiblir par une position de flanc. La sécurité de ces communications n'est sauvegardée que si l'ennemi ne possède par l'initiative indispensable ou les moyens nécessaires pour prendre lui-même l'offensive.

(A suivre.)

H. DE MURALT,
major à l'état-major général.

